

« On n'arrête pas le progrès »

1) un simple constat (?)

a. la nature, ou plutôt le manque de nature de l'être humain explique qu'il soit destiné au progrès

a1. l'inachèvement de l'espèce humaine compromettrait son existence si elle ne prolongeait pas par des acquis ce que la nature ne lui donne pas.

Réf. : le mythe de Prométhée – l'homme est né nu, sans armes et sans outils ; sa survie il la doit à son aptitude technique (présentée comme un « don », apparentant l'homme à un « dieu » ; mais ambivalence : ce pouvoir donné par la technique – symbolisée par le feu et le savoir-faire artisanal d'Héphaïstos et Athéna – n'est-il pas « démesuré » en comparaison de la sagesse forcément limitée dont est capable un être mortel ? → ouverture de la réflexion sur la « faute » de Prométhée

→ l'espèce humaine doit faire preuve d'une capacité d'autolimitation, n'ayant pas elle-même, à l'inverse des autres espèces, de limites naturelles (indétermination des fins auxquelles les outils forgés par l'espèce humaine peuvent être employés – aussi bien des outils que des armes → nécessaire régulation des usages (selon des normes sociales intériorisées, via des dispositifs sociaux) / accroissement potentiellement illimité des moyens fournis par le progrès technique → prudence, précautions...)

Lien : <https://www.philolog.fr/le-mythe-de-promethee/>

a2. cette prolongation par des acquis ne serait cependant pas elle-même possible si l'espèce humaine ne disposait pas naturellement de facultés qui la rendent possible

réf. : Aristote, *Parties des animaux* - « ce n'est pas parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des êtres mais parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains »

→ l'espèce humaine n'est pas si mal dotée par la nature que ne le laisse entendre le mythe de Prométhée : elle dispose au moins naturellement d'une intelligence, sans laquelle les dispositions que lui fournit son corps ne lui seraient d'aucune utilité (voire sans laquelle ces dispositions seraient contre-productives)

lien : <https://www.philolog.fr/aristote-la-main-et-lintelligence/>

a3. le mythe de Prométhée présente donc au moins une incohérence quant à l'image qu'il nous propose de l'être humain : outre le fait que l'explication mythologique de l'origine de la technique ne soit pas satisfaisante d'un point de vue rationnel (attribuée à un « don divin »), elle néglige le fait que ce « don » ne serait lui-même d'aucune utilité et d'aucun effet si l'être humain n'était pas déjà, d'emblée, intelligent (le hasard n'a pas si mal fait les choses en faisant que ce soit précisément l'espèce qui n'était pas dépourvue de raison qui soit oubliée des dieux...cf.

« animaux » parfois traduit par « êtres dépourvus de raison ») ; mais **cette dernière remarque**

pose une nouvelle difficulté : « la raison ne s'exerçant pas elle-même instinctivement » (Kant, *IHU* 2), « elle a besoin de tentatives, de pratique, elle a besoin de tirer des leçons, pour progresser petit à petit d'un degré de discernement à l'autre » (Kant *IHU* 2) ; **s'il faut du temps pour générer les premiers acquis, et que ces derniers sont absolument indispensables à la survie de l'espèce humaine, comment cette dernière a-t-elle pu survivre le temps nécessaire aux progrès matériels et intellectuels en question ?**

Réf. : Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité* : « Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connaissances s'agrandit à nos regards ; et il est impossible de concevoir comment un homme aurait pu par ses seules forces, sans le secours de la communication, et sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle »

→ problème de l'origine de l'espèce humaine telle que nous la connaissons : tributaire d'acquis, qui supposent eux-mêmes une intelligence déjà développée.

→ Rousseau, dans la 1^{ère} partie du *DOI*, s'attache à montrer que, pour expliquer les premiers progrès, il faut présupposer chez l'espèce humaine des aptitudes et des besoins qui ne pouvaient être présentes à ses débuts.

Lire : <https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Discours-sur-lin%C3%A9galit%C3%A9-1754.pdf> (toute la 1^{ère} partie du *DOI* est recommandée, mais on pourra se contenter au p. 29-30 pour comprendre le principe de la démonstration de Rousseau).

b. sa nature elle-même s'explique *cependant* par une évolution marquée par l'affaiblissement de l'instinct et des dispositions innées, sous l'impulsion des premiers acquis

b1. l'énigme de l'origine de notre espèce, telle que la met en évidence Rousseau, peut trouver une issue dans une approche évolutionniste de l'espèce humaine : notre espèce (*homo sapiens*) n'a pas *toujours* existé, et résulte elle-même d'une évolution, dans le cadre de laquelle les facteurs culturels (acquis) ont été au moins aussi déterminants que les facteurs naturels (hasards génétiques et pression sélective du milieu) :

cf. anatomie humaine et culture (schéma) + résumé du scénario de l'hominisation (Galien, *Homo. Histoire plurielle d'un genre très singulier*, Préface d'Yves Coppens, PUF, 2002)

Pour une mise au point sur la notion d'évolution : cf. *Espèces d'espèces*, documentaire vidéo de Denis van Waerebeke (2008) - <https://vimeo.com/162390297>

Plus spécifiquement sur l'évolution de l'espèce humaine :

<https://editions.flammarion.com/qui-sommes-nous/9782081245532>

b2. faire de la culture et de l'intelligence, l'apanage de l'espèce humaine semble de moins en moins pertinent ; il vaut mieux dire, plus prudemment, qu'il y a dans le « vivant » des aptitudes partagées, comme le montrent de plus en plus de recherches récentes, l'évolution ayant conduit certaines espèces à privilégier (très involontairement) certaines stratégies :

cf. Dominique Lestel <https://www.philomag.com/articles/congo-le-chimpanze-qui-savait-peindre> : « la culture est un phénomène intrinsèque au vivant dont elle constitue une niche particulière. On en trouve les prémices dès les débuts de la vie animale ». Si les cultures humaines sont fondées sur l'apprentissage, l'enseignement et l'imitation, ces mécanismes ne sont pas forcément représentatifs du « phénomène culturel à son niveau le plus général ». Parler de culture animale ne signifie pas que celle-ci, pour exister, soit analogue à celle de l'homme. »

b3. renoncer à faire de la culture ou de l'intelligence une exclusivité de l'espèce humaine, ne signifie cependant pas qu'il n'y ait pas de spécificité (de différence spécifique) ; ce que nous aurions tort de faire c'est d'interpréter cette différence spécifique en terme de privilège, induisant une supériorité.

C'est ainsi que l'on peut reconnaître à Rousseau une certaine prudence quant à faire de la perfectibilité une spécificité de l'être humain (caractère « vague » de cette « faculté » : est-ce vraiment une *faculté à part entière*, ou une *caractéristique transversale* des facultés humaines ? Quelque chose à quoi se rattache *a priori* les progrès, ou quelque chose que l'on peut simplement constater *a posteriori*, et dont on serait bien en peine de dire à quoi elle se rattache dans la « nature » humaine »).

C'est ainsi que la formule de E. Morin (« l'homme est un être culturel par nature car c'est un être naturel par culture ») peut se prêter aussi à de multiples interprétations :

- cf. interprétation évolutionniste signalée ci-dessus : la dépendance des êtres humains à un milieu culturel, s'explique par l'affaiblissement de leur instinct sous l'effet des progrès accomplis par les espèces dont ils dérivent « évolutivement » ;

- reste donc à savoir, quelle forme peut ou doit prendre la culture, quelle direction peut ou doit prendre le progrès, afin de nous rendre (le) plus humain (possible).

c. la prise de conscience par notre espèce de sa « nature » doit en retour l'inciter à progresser (c'est à l'espèce de déterminer elle-même la direction à donner au progrès afin qu'elle prolonge avantageusement l'évolution) :

c1. l'espèce humaine se caractérise par son indétermination : « l'homme tire de lui-même tout ce qui va au-delà de l'agencement mécanique de son existence animale » → la diversité des cultures humaines peut pousser au relativisme (autant de façons d'être « humain » que de cultures différentes : relativité et « incommensurabilité » des normes et des valeurs propres à chaque culture, et de la version de l'humanité que représente chaque culture)

Réf. : Lévi-Strauss : « le barbare, c'est celui qui croit à la barbarie » (*Race et histoire*) ; critique de l'ethnocentrisme propre à chaque culture (& ethnocentrisme de la conception du progrès)

c2. nous pouvons néanmoins fixer un horizon vers lequel aller pour continuer à (véritablement) progresser en prenant acte de cette indétermination (et défendre ainsi une conception universaliste du progrès sans tomber sous le coup de l'objection ethnocentriste – universalisme formel)

Réf. Kant, *IHU* 2 et 3 : caractère potentiellement illimité du progrès, identifié à l'accomplissement des facultés liées à la raison (elles-mêmes « illimitées » : « elle ne connaît pas de limites à ses projets ») → l'horizon du progrès est donc identifié à l'accomplissement des facultés liées à la raison, et à la liberté fondée sur cette dernière : « ce terme doit être, au moins dans l'idée que l'homme en a, le but de ses efforts »

→ *optimisme relatif* fondé sur la capacité de l'être humain à comprendre l'inachèvement du stade atteint par le progrès (sa propre perfectibilité) :

les progrès matériels accomplis sous l'impulsion de la nécessité (le besoin) et/ou de la recherche d'utilité (l'intérêt égoïste) supposent des progrès intellectuels qui rendent en retour capables de surmonter l'intérêt égoïste, en comprenant la *valeur intrinsèque* qui peut être attribuée à certaines « choses », et en adaptant volontairement son action à des buts librement déterminés (n'étant plus déterminés par la nécessité ou l'intérêt égoïste) → supériorité de l'intérêt général / intérêt particulier ; valeur intrinsèque de la personne humaine (fin/moyen ; dignité au dessus de toute valeur) ; et de nos jours : valeur intrinsèque des espèces vivantes et des écosystèmes ou des milieux ?

Réf. *IHU* 4 http://classiques.ugac.ca/classiques/kant_emmanuel/idee_histoire_univ/Idee_histoire_univ.pdf :

« C'est à ce moment qu'ont lieu les premiers pas de l'inculture à la culture, culture qui repose sur la valeur intrinsèque de l'homme, [c'est-à-dire] sur sa valeur sociale. C'est alors que les talents se développent peu à peu, que le goût se forme, et que, par un progrès continu des Lumières, commence à s'établir un mode de pensée qui peut, avec le temps, transformer la grossière disposition au discernement moral en principes pratiques déterminés, et ainsi transformer enfin un accord pathologiquement arraché pour [former] la société en un tout moral. »

→ articulation de la liberté et de la nécessité (il n'est pas besoin de postuler une (improbable) « bonne volonté » pour comprendre les premiers progrès ; mais une fois ceux-ci accomplis, les conditions sont progressivement remplies pour qu'une telle « bonne volonté » voit le jour)

→ cette « articulation » laisse totalement indéterminée la suite de l'histoire humaine : les êtres humains, peuvent à partir d'un certain point, comprendre dans quel sens il doivent porter leurs efforts pour continuer à progresser, et peuvent savoir qu'ils doivent contribuer par leurs efforts à ces progrès, non pas dans leur intérêt (qui ne les y pousse pas, « mécaniquement ») mais « par devoir » (volontairement), en vertu de ce qui fait leur « humanité »...mais rien ne permet de présumer qu'ils en prendront acte et qu'ils le feront effectivement (cela repose sur leur seule « bonne volonté » → // notion d'impératif catégorique et relation entre devoir, humanité, raison et liberté : « tu dois parce que tu peux »).

→ chaque nouvelle génération, et plus particulièrement à certaines périodes « clefs » (moments de « crises »), doit être en mesure de redéfinir les standards du progrès hérités du passé, et de réajuster (rectifier) le cours effectif de l'histoire d'après les buts ou les valeurs nouvelles que les progrès de la raison et de la liberté permettent d'envisager :

exemples : la période actuelle peut être considérée comme une période de crise en regard des enjeux majeurs auxquels l'humanité est confrontée (enjeux écologiques : érosion sans précédent de la biodiversité et réchauffement climatique ; enjeux économiques : défi liés à la transition énergétique (pour n'en citer qu'un) ; sociaux : accroissement exponentiel des inégalités au plan mondial (cf. le dernier rapport Oxfam <https://www.oxfamfrance.org/rapports/nouveau-rapport-la-loi-du-plus-riche/>) ; politiques : faiblesses, inertie, impuissance, apparentes au moins, des démocraties libérales face aux défis contemporains, et « montée des extrêmes » représentant une menace pour le fonctionnement démocratique lui-même (radicalisation, replis identitaires / intensification de la violence de la contestation sociale...) → certains « réajustements » (*a minima*) sont nécessaires afin que cette « crise » que nous traversons ne se traduise pas par un recul des libertés, un effondrement économique et démographique, une déflagration sociale, ... de tels réajustements nécessitent probablement de reconsidérer une certaine idée du progrès sur l'héritage de laquelle nous vivons, et d'améliorer certains dispositifs (afin de garantir toujours plus d'indépendance de la sphère politique à l'égard de la sphère économique par exemple) → « progrès » qui doivent se jouer autant sur le plan « intellectuel » (question du discernement ou de la lucidité collective : quelles améliorations, quelles modifications apporter au « modèle » pour qu'ils ne conduisent pas l'humanité à sa « fin » ?), moraux (capacité, notamment des élites, intellectuelles, politiques et économiques, à faire primer, à tous les niveaux, l'intérêt général et au long terme sur les intérêts particuliers et « court-termistes ») et politiques (améliorations des institutions afin de garantir et de vérifier l'indépendance des décisions politiques à l'égard des intérêts particuliers, et afin qu'elles ne soient pas que la « caisse de résonance » des intérêts dominants, mais qu'elles contribuent au progrès en matière de justice et de liberté).

À cet égard la période actuelle est comparable à d'autres périodes de « crises » dans le passé (après la Première guerre mondiale, ou encore après la Seconde guerre mondiale, par exemple) ayant conduit à des réaménagements profonds des idées qui orientaient jusqu'alors l'action politique et les comportements sociaux...avec plus ou moins de succès (le SDN n'a pas empêché la WWII...le modèle de l'Etat-Providence qui s'est généralisé dans les pays dits développés après la seconde guerre mondiale, a accompagné le développement d'une société de (sur-)consommation dont nous connaissons de nos jours concrètement les limites ; les acquis sociaux liés à cet Etat-providence sont par ailleurs de plus en plus remis en question du fait de la difficulté de les financer, mais aussi du fait de l'hégémonie d'une conception très libérale du fonctionnement socio-économique...).

→ on peut raisonnablement espérer que chaque nouvelle génération soit en mesure d'être à la hauteur des défis de son époque, tant les progrès, aussi inachevés, et ambigus soient-ils, accomplis dans le passé, augmente les moyens intellectuels, et institutionnels (cf. « par un progrès continu des Lumières, commence à s'établir un mode de pensée qui peut, avec le temps, transformer la grossière disposition au discernement moral en principes pratiques déterminés »)

exemples : les progrès de l'éducation au début du XXe, rendus nécessaires par l'exercice étendu de la citoyenneté, ont permis en retour le développement d'un « mode de pensée » qui a pu, avec le temps à une forme de discernement à l'égard de certaines « anomalies » (incompatibles par exemple avec les idéaux démocratiques) : critique des inégalités et progrès sociaux ; critique du colonialisme ; ...

de nos jours, les progrès de l'informatique, ont permis une circulation toujours plus libre et « horizontale » de l'information, et le développement d'une citoyenneté numérique qui a amené à

certaines prises de conscience, certaines revendications et, à terme a amené, ou amènera peut-être certains progrès (cf. Printemps arabe ; Snowden, Assange...).

c3. au fond, les idées de Kant peuvent nous sembler assez typique d'une forme d'optimisme

propre aux Lumières (cf. par exemple le discours de D'Alembert en en Préliminaire à

l'Encyclopédie : https://fr.wikipedia.org/wiki/Discours_pr%C3%A9liminaire_de_l%27Encyclop%C3%A9die <https://journals.openedition.org/rde/95>) ; mais il faut bien insister sur le fait qu'il

s'agit d'un *optimisme relatif* :

l'avenir n'est jamais écrit (ce qui peut se lire dans un double sens : aussi bien pessimiste – il n'est pas écrit que l'humanité parviendra à se sortir des mauvais pas dans lesquels elle s'est elle-même, au moins partiellement, jetée ; cela dépend pour une bonne part, de ses capacités, mais pour une part plus grande encore de « sa » volonté [de la capacité des « bonnes » volontés à triompher...] ; à cet égard un film comme *Don't look up*, fournirait une illustration assez éloquente de la façon dont les meilleures volontés peuvent ne pas suffire face à la force de certains intérêts, et face à l'aveuglement du plus grand nombre...) ; mais cette formule peut aussi se lire de manière plus optimiste – le pire n'est jamais certain, et il ne faut pas désespérer de la capacité des êtres humains à agir raisonnablement (et donc à progresser), d'autant que « mécaniquement » les « progrès » déjà accomplis donnent d'autant plus de moyens d'être en mesure de faire preuve de discernement quant à ce qu'il faudrait faire, et d'être en mesure de le vouloir.

L'*idéalisme* de Kant à ce sujet doit être bien compris : nous pouvons savoir quel est le cours que devrait idéalement prendre (formellement ; son contenu « matériel » étant à repréciser et réajuster à chaque nouvelle génération) l'histoire humaine pour être considérée comme un progrès ; mais rien n'indique que l'humanité prendra effectivement ce cours, même si nous pouvons trouver quelques indications, dans le cours de l'histoire humaine, qui nous permettent de ne pas désespérer qu'elle le fasse ou du moins qu'elle se ménage la possibilité de toujours pouvoir le faire, à l'avenir.

Malgré tout, on peut se demander si Kant ne « rêve » pas un peu ?

→ **Recherchez des objections** et/ou des exemples permettant de douter de cet *optimisme relatif* dont on trouve l'expression chez Kant.

→ **Précisez vos objections** et/ou l'analyse de vos exemples en tenant compte des réponses qui pourraient y être apportées conformément aux idées développées par Kant (adaptez vos objections de sorte à ce qu'elles portent bien sur des limites ou des points aveugles de la pensée de Kant).

→ **Recherchez des références** (théoriques, littéraires, cinématographiques, etc.) permettant d'étayer vos analyses.

On en discute vendredi !